

RELIER : Rôle titre de l'œuvre de Guillevic

Monique W. Labidoire

Guillevic savait relier les poètes entre eux et si Relier peut nous apparaître comme le rôle-titre de son œuvre, ce mot si chargé de fraternité semble être aussi — en bien des circonstances — le rôle-titre du vivre guillevicien. C'est sous ce titre, *Relier*, et ce n'est pas un hasard, qu'a paru en 2007 chez Gallimard pour le centenaire de la naissance du poète, l'important volume qui réunit des textes inédits, des poèmes publiés dans des livres d'artistes ou chez d'autres éditeurs depuis 1938 jusqu'en 1996.

Si nous devons une fois encore répondre à la question de l'utilité du poète et de la poésie, la réponse qui viendrait immédiatement à l'esprit pour Guillevic, c'est évidemment « relier », un mot qui sous-tend tout l'idéal de l'homme et du poète. Un mot qui se décline et interchange ses lettres pour se transformer en « lierre » par exemple, « ce lierre qui s'accroche aux rosiers » écrit le poète dans la suite *Encoches* (RL.), s'unir pour partager un espace et grandir ensemble.

Le grand intérêt d'avoir rassemblé, d'avoir « relié » en un seul volume des textes inédits ou déjà publiés à part, c'est bien de rester dans cet « Ensemble » que Guillevic appelait avec ardeur, dans cette sphère que peut représenter la constellation des poèmes écrits depuis le début de sa création poétique jusqu'aux derniers poèmes et l'on sait qu'il a

pratiquement écrit jusqu'à ses derniers jours. Et de constater, s'il en était besoin, que chez Guillevic, il y a cohérence dans la persévérance et la continuité tout en restant à l'écoute de tous les inconnus. Pas de certitude bien sûr sur le pourquoi ou le comment, mais faire le poème et le vivre. Sa poésie est toujours dialogues et questionnements, ses certitudes sont celles de l'interrogation, du creusement, de la résonance. Résonance et rythme conduisent son chant et c'est par ce chant que le poète pourra relier les zones opaques de l'existence et du monde, c'est par ce chant que le poète pourra relier la finitude à l'infinitude. Guillevic sait mettre ensemble, assembler, rassembler, réunir, accorder. Il assemble les mots comme le menuisier assemble les planches, écrit-il dans son fameux poème de *Terre à bonheur*. Relier les mots, c'est donner sens et conscience. C'est ne jamais cesser de mettre au jour l'objet du monde, c'est creuser et recréer dans le noir, c'est le poète qui doit :

Etre à toujours creuser
Un tunnel qui débouche

Qui rebouche encore
Et veut être creusé. (RL)

C'est aller au plus profond du sol caillouteux et âpre du territoire guillevicien, c'est rebondir vers le ciel et y creuser les nuages, confronter les rocs à l'océan, humer les brins d'herbe de toutes les prairies, rêver au plus haut du clocher pour enfin, écouter et voir le poème monter vers la lumière :

Silence
On creuse .(RL)

écrit-il avec humour et gravité, pour continuer à aller plus profond et dire avec émotion cette fois et grande joie :

Silence

On aime. (RL)

Car le creusement comme l'amour a besoin de silence. Grâce au silence, le creusement résonne dans le dedans du poème et se laisse saisir au dehors dans l'espace du poème, sans frontières, sans limites. C'est à ce moment précis que le poème cogne à la porte et que le poète l'accueille. Grâce au silence, le poète peut percevoir tous les échos de son amour, il peut unir, relier chaque instant du creusement et de l'amour.

*

La nature est du poème guillevicien depuis la mer à Carnac et la lande à Saint-Jean Brevelay. Elle a été depuis l'enfance, brutale, primaire et évidente. La lande, le granit, le cochon qu'on égorge, la paysannerie bretonne, le petit peuple de la terre et de la mer. Les gens de la terre à Saint-Jean Brevelay et ceux de la mer à Carnac. Plus tard, le poète vivra en ville et toujours trop loin de la nature à son goût, même si à partir des années soixante, il passe ses fins de semaines en Beauce dans sa maison de la Forêt Sainte-Croix. La nature y est différente et le poète la côtoie dans les chemins creux, les forêts avoisinantes et les longues traversées des champs d'agriculture, il marche longuement dans les bois de chasse. Il reste à l'écoute des arbres et des oiseaux, le merle, le rossignol, il observe avec intérêt la limace, l'escargot et le ver luisant qu'il relie toujours à son poème et c'est avec la même ferveur qu'il ouvre le dialogue avec ses voisins de campagne, simples paysans de la Beauce. Unir, relier les éléments et les choses aussi bien que les hommes : avancer, ensemble.

Apparemment, Guillevic réussit à apprivoiser la ville. En ville, il a le besoin impérieux de relier toutes ces natures d'arbres, de fleurs et de terre et les parcs sont pour lui un territoire reconnaissable qu'il fréquente et qu'il aime. L'observation des arbres du Jardin des Plantes, proche de son domicile, et particulièrement un vieux chêne de notre connaissance le font rêver aux cerisiers de la forêt Sainte-Croix et aux pommiers de son enfance qui donnent ces petites pommes à cidre nommées Guillevic ! Et puis dans les parcs, il y a des gens. Il y a ceux qui sont seuls, ceux qui se sont quittés, ceux qui se cherchent, ceux qui s'aiment déjà. « Regardons

quand même, dit le poète, regardons toujours » (RL) Car suggère-t-il, il y aura toujours un moyen de relier ces gens en attente.

Pour Guillevic, tout est accouplement dans l'unité ; que ce soit l'abeille et la lavande, le lierre et le rosier, le pain et les morts de l'armoire, il s'interroge aussi sur « La terre,/La racine — /Un couple ? Unir en noces d'amour les amants, mais aussi la pierre et l'eau, les contraires, les différences. Le poète est à l'écoute de tous ces murmures et de tous ces cris qui parcourent son poème, il veut relier dans l'amour et la fraternité mais il sait aussi trancher dans le vif des chairs quand « des choses affreuses » prolifèrent toujours au coin des vies et qu'il faut les abattre. Le poète colère peut-être contre lui-même, un peu déçu, presque coupable, mais coupable d'espérance :

[... Je suis à l'écoute
Je rabâche.

*

Que ça ne sert à rien,

On vous l'a dit,
À vous aussi.

*

Coupables d'innocence ?

.....
Colère,
Colère.

Pas encore
Ou jamais ?

À sentir le sol des forêts
On dirait que ça vous arrive. (RL)

Oui mais qu'arrive-t-il au monde ? Qu'arrive-t-il au poète et à la poésie dans nos sociétés où il faut bien l'admettre le poème s'éloigne des jeunes comme des moins jeunes. Pourtant, il nous apparaît que la poésie de Guillevic est d'aujourd'hui et de maintenant. Elle raconte les choses qui nous sont proches, qui sont notre histoire. Et qu'il soit à Kuala Lumpur, à Calcutta, à Manille ou à Carnac dans le Morbihan, qu'il soit à Struga, à Budapest ou à Helsinki, — Guillevic a beaucoup voyagé —, le poète regarde les gens et les choses dans un même espace. Il célèbre le monde, énonce et dénonce de la même façon, fait frémir l'instant de ses joies et de ses colères. Il nous exhorte parfois, et souvent avec humour, à vivre pleinement en regardant mieux et de chanter, d'espérer, de nous unir par la parole et par le chant :

Ici.

Pas plus qu'ailleurs...]

[... Rien ne pourrait tenir

S'il n'y avait le chant. (RL)

Ce chant, ce chant du monde qui peut être grave ou plus léger dans l'œuvre, se déchiffre dans un quotidien où tout peut devenir poésie. Au fil des ans, la chaise, cette même chaise qui n'était pas du crime se retrouve accouplée à la table de travail du poète et le poète dialogue avec beaucoup de tendresse avec l'interrupteur, le transistor ou la bibliothèque, dans une suite intitulée « Blason de la chambre » des poèmes qui sont reliés entre eux par la volonté du poète d'intégrer et de s'intégrer à tout ce qui l'entoure. Tout chante :

On n'a pas besoin de voix
Pour chanter...]

[... Qu'est-ce
Que nous ne chantons pas ? (RL)

À quoi un poète de la génération de Guillevic peut-il nous relier si ce n'est à la nécessité de vivre la poésie dans sa vérité et de chanter à l'unisson ? C'est bien pourquoi cette poésie nous paraît être une nécessité. Guillevic trace sans cesse des « Traits d'union » titre d'une suite de « Relier ». Il relie la terre au vent, les rocs à la mer, la bruyère à la pierre, le poème au monde et il vient jusqu'à nous avec le chant du rossignol et celui de la tourterelle. Parce que, écrit-il :

On dira
Ce qu'on voudra,

Mais moi j'ai vu
L'hirondelle

Qui faisait le printemps.(RL)

Oui nous avons besoin de Guillevic parce qu'il nous révèle des paysages que nous ne saurions regarder sans lui. Parce qu'il nous fait écouter le chant du monde et qu'il nous fait chanter avec lui, parce que ses mots sont de plein sens et de conscience. C'est pourquoi cette poésie peut espérer plus que de « Possibles futurs ». Elle sera de l'avenir des hommes. Et l'avenir des hommes est en partie incluse dans les nouvelles techniques, dans un autre mode de pensée. Guillevic « en ligne », Guillevic sur la toile du monde c'est une nouvelle expérience. Guillevic dans le progrès et l'échange de ce nouveau mode de communication, c'est toujours relier les hommes les uns aux autres et réveiller les consciences dans « la passion du monde ». Il nous plaît à penser que les mots et les poèmes de Guillevic, le parti pris de vivre le poème sans faillir à l'espérance permettra à cette œuvre de vivre une autre vie dans ce nouvel espace qui n'est finalement pas vraiment virtuel puisque nous pouvons y pénétrer, nous en pénétrer.

Mais le poème n'est-il pas toujours d'ailleurs, dans ces zones impalpables qui nous interrogent sans cesse. Le creusement, l'expérience, le vivre en poésie si chers au poète nous conduisent nécessairement sur le chemin de l'au-delà du vécu et du présent. Ce présent qui prend acte dans les futurs possibles.

Guillevic a pleinement vécu son siècle et nous transmet son expérience du monde, une expérience qui se situe dans le temps parce que des chiffres sont inscrits sur une horloge, mais qui vaut d'autant plus pour chaque génération en regard des douleurs comme des joies, dans l'espérance d'une Terre à bonheur qui sera partagée et reliée par la lumière et la connaissance. Parce que, nous dit le poète si justement et si fraternellement — et nous lui laissons les derniers mots — :« La lumière est un camarade ».

Notes

¹ Il nous plaît dans ces pages de « célébrer » Guillevic ce qui ne sera peut-être pas du goût de ceux qui préfèrent prendre de la distance et faire une analyse critique de l'œuvre au pied de la lettre et du poème. Libres à eux bien sûr. Toute œuvre vivante a besoin d'être aimée pour continuer à faire battre les cœurs et les consciences. C'est le choix que fait l'auteur de ces lignes.